

## ***CHAPITRE 2. LA NEUTRALITÉ DE LA SCIENCE : QUELQUES CONSIDÉRATIONS ÉPISTÉMOLOGIQUES***

*Lydia Jaeger*

*Institut Biblique de Nogent-sur-Marne*

Le *Trésor de la langue française* définit une personne (physique ou morale) neutre comme quelqu'un « qui s'abstient ou refuse de prendre position dans un débat, dans un conflit opposant plusieurs personnes, plusieurs thèses, plusieurs partis » ; une école ou un enseignement neutre est « indépendant de toute confession religieuse, de toute idéologie, et [...] s'abstient de porter un jugement par esprit de tolérance<sup>1</sup>. » Poser la question de la neutralité de la science revient donc à demander dans quelle mesure la science est influencée ou non par des facteurs extra-scientifiques, et en particulier par des convictions métaphysiques, voire religieuses. Pour répondre à la question, l'analyse proposée ici procède en deux étapes. Elle commence par l'observation : la science est-elle neutre dans les faits ? Ensuite, elle tente d'esquisser une perspective chrétienne sur la possible neutralité de la science. La science peut-elle, doit-elle être neutre du point de vue de celui qui est engagé dans la foi ? Aux deux étapes, l'analyse dégage à la fois des aspects sous lesquels la science est (et doit être du point de vue de la foi) neutre et d'autres sous lesquels elle ne l'est pas (et ne peut pas l'être). Ce constat nuancé n'est pourtant pas satisfaisant tant qu'on n'a pas montré comment articuler aspects positifs et négatifs pour obtenir une vision intégrée. C'est pourquoi je proposerai en conclusion une synthèse permettant de comprendre ensemble neutralité et non-neutralité de la science.

### ***L'objectivité de la science***

Quand on compare la science – et en particulier les sciences dites dures – à d'autres pratiques humaines (l'art, la politique, la religion...), le large consensus qui règne est remarquable. La science est une vaste entreprise internationale qui traverse, sans trop de peine, des barrières ethniques, sociales et idéologiques. Des chercheurs de convictions religieuses, politiques et philosophiques très diverses y travaillent ensemble. Chrétiens, bouddhistes et athées se côtoient au laboratoire. Qu'on soit communiste, libéral ou anarchiste, les équations mathématiques qu'emploie la physique par exemple donnent toujours les mêmes résultats. Ce consensus peut servir d'indice de la neutralité de la science. La science fournit manifestement une méthode qui permet d'aboutir à des connaissances et des

<sup>1</sup> *Le Trésor de la langue française informatisée*, CNRS, <http://atilf.atilf.fr> (19 août 2009).

applications sur lesquelles tous (ou au moins le plus grand nombre) peuvent se mettre d'accord, indépendamment de leurs convictions dans d'autres domaines.

L'objectivité de la science, commandant le ralliement de tout homme « raisonnable », a fait de la science le modèle de toute véritable connaissance depuis le Siècle des lumières au moins. Ainsi, Emmanuel Kant chercha à élargir l'accord universel régnant en mathématiques et en physique (newtonienne) pour engager l'ensemble du savoir humain, et surtout la métaphysique, sur « la route sûre de la science<sup>2</sup> ». C'est au positivisme logique du cercle de Vienne (autour de Moritz Schlick) que revient la plus pure formulation de cet idéal au XX<sup>e</sup> siècle. Dans son « Manifeste » de 1929, on peut lire :

La conception scientifique du monde [...] vise la science unitaire. [...] Cet objectif explique l'accent mis sur le travail collectif ainsi que la valeur accordée à ce qui peut être intersubjectivement saisi. De là, la recherche d'un système formulaire neutre. [...] La netteté et la clarté sont visées [...] ; en science, pas de « profondeurs », tout n'est que surface<sup>3</sup>.

Le fait que les philosophes de ce groupe appellent leur propre vision du monde « la conception scientifique du monde » souligne la vénération dans laquelle ils tiennent la science : leur philosophie ne se veut qu'un prolongement de la science, soumise à la même rigueur et donc, espèrent-ils, débouchant sur le même assentiment universel. Le matérialisme dit « scientifique » à la soviétique témoignait d'une prétention similaire : forger une vision du monde avec les seules ressources scientifiques et donc aussi objective et incontestable que la science elle-même.

L'histoire ultérieure montrera l'échec de l'un et de l'autre effort, fait, pour imiter l'objectivité de la science en philosophie. Comme nous le verrons dans la section suivante, même en science, l'objectivité n'est qu'une partie de ce que l'on peut constater quant à la neutralité de la recherche. Il n'empêche que la fascination qu'exercent les sciences de la nature sur bon nombre de philosophes (et sur le grand public) est un puissant témoignage de leur capacité de rallier des personnes d'arrière-plans très divers et ayant des convictions divergentes. Tout compte-rendu de la science doit prendre en compte le large accord intersubjectif que celle-ci est capable de susciter.

### ***Le conditionnement socio-historique de la science***

Sans annuler le constat d'accord intersubjectif obtenu grâce à la méthode scientifique, un examen plus fin révèle que l'image du consensus universel doit être nuancée. D'entrée, notons que l'unanimité en matière de sciences dépend de la définition du domaine couvert par celles-ci.

---

<sup>2</sup> *Critique de la raison pure*, Préface de la seconde édition, 1787, trad. par Jules BARNI, revue P. ARCHAMBAULT, Paris, Flammarion, 1987, p.37.

<sup>3</sup> « La conception scientifique du monde : le Cercle de Vienne », dans *Manifeste du Cercle de Vienne et autres écrits*, sous dir. Antonia SOULEZ, Rudolf CARNAP, Paris, P.U.F., 1985, p.115. La préface de ce texte, qui se veut anonyme, est cependant co-signée par Rudolf Carnap, Hans Hahn et Otto Neurath.

Évidemment, elle n'est plus de mise quand on aborde les considérations éthiques que l'activité scientifique suscite : le bien-fondé de certaines expériences (par exemple celles employant des embryons humains), ou les conditions sous lesquelles l'application de certains savoirs techniques est permise (par exemple l'usage des armes de destruction massive).

Les interprétations philosophiques de la science sont également pléthore : la science nous donne-t-elle accès à la connaissance du monde ou n'est-elle qu'un instrument qui nous aide à mieux nous orienter dans le monde ? Est-ce qu'elle nous révèle un ordre naturel existant indépendamment de nous ou nous permet-elle plutôt de nous rendre compte des structures que notre activité scientifique fait émerger dans le monde ? Il est sans doute vrai que la plupart des praticiens de la science optent en faveur du réalisme et rejettent l'instrumentalisme et l'idéalisme. Mais, de toute évidence, ces vieux débats continuent à faire rage. Même celui qui ne partage pas les intuitions réalistes de la plupart des scientifiques peut participer à l'aventure scientifique ; la science elle-même se révèle impuissante à les trancher à elle seule.

Notons encore que l'unanimité qui règne en science ne s'obtient qu'au prix de l'exclusion de conceptions rivales taxées – et disqualifiées du même coup – de « pseudo »-science. Des exemples sont nombreux : la parapsychologie, le créationnisme de la jeune terre (défendant l'origine récente de la terre et des espèces), *l'Intelligent Design*... Même quand des scientifiques qualifiés (certes isolés) se font les avocats de ces théories, aucun débat sincère ne s'engage. Car la grande majorité de la communauté scientifique traite de telles théories dissidentes par le mépris ; elles ne sont même pas dignes de recevoir une réponse argumentée<sup>4</sup>.

Mais les faits évoqués jusqu'ici n'ébranlent pas véritablement la neutralité de la science. Car si l'entente universelle en science présuppose le rejet de certains domaines hors du champ scientifique, les contours de ce qui compte comme science relèvent eux-mêmes d'un consensus très large. De même, on aurait tort d'expliquer l'accord intersubjectif comme le résultat de structures autoritaires, voire oppressives. Il est vrai que la bonne entente au sein de la communauté scientifique dépend d'un contrôle institutionnel précis. On n'y est admis que par un processus d'initiation très long : des années d'études dont plusieurs passées auprès d'un « maître » appelé directeur de recherche. Grâce au système des « peer-reviews », un article n'est publié que s'il passe le filtre de l'acceptation par d'autres scientifiques. L'obtention des postes, nécessaire pour être reconnu comme membre de la communauté à part entière, dépend à son tour des publications. On est loin d'un accord qui s'imposerait spontanément à des esprits libres unis par une même passion. Néanmoins, le contrôle institutionnel qui caractérise la science « en bonne santé » (pour reprendre la terminologie de Jean-Claude Parlebas plus loin) n'*explique* pas l'universalité du savoir scientifique. La philosophie et la théologie académiques

---

<sup>4</sup> *l'Intelligent Design* fait sans doute exception. Bien que l'on considère très largement qu'il ne peut pas prétendre au statut de science, un véritable dialogue entre défenseurs et opposants a lieu, comme en témoigne par ex. la publication de l'ouvrage collectif *Debating design : from Darwin to DNA*, sous dir. William A. DEMBSKI, Michael RUSE, Cambridge, Cambridge University Press, 2004.

ont mis en place les mêmes mécanismes sans aboutir à des consensus semblables. La science peut se vanter de sa neutralité bien que des structures d'autorité soient nécessaires pour que l'accord intersubjectif puisse émerger.

Mais quand on affine encore davantage notre observation, force est de constater que certains désaccords persistent même à l'intérieur du domaine que l'on doit incontestablement qualifier de « scientifique ». C'est en particulier vrai par rapport à des questions épistémologiques qui se posent dans les disciplines scientifiques elles-mêmes. On ne peut les rejeter hors du champ scientifique, car, loin d'être de vaines spéculations philosophiques, certaines d'entre elles ont des répercussions scientifiques directes. Citons deux exemples : en premier lieu, l'intuitionnisme (fondé par le mathématicien hollandais Brouwer) ne reconnaît pas (entre autres) la *reductio ad absurdum* comme forme légitime de preuve. Du coup, certains théorèmes mathématiques ne peuvent plus être démontrés<sup>5</sup>. En second lieu, Albert Einstein s'est méfié toute sa vie de la mécanique quantique dans sa formulation standard. Sa critique avait des raisons métaphysiques : à cause de son spinozisme, il ne pouvait s'accommoder du caractère fondamentalement non-déterministe de la théorie des quanta. Bien que presque totalement ignorée par tous les physiciens influents de son temps, sa critique manifesta quelques décennies plus tard (après la mort d'Einstein) une belle fécondité scientifique : l'expérience de pensée proposée par Einstein, Podolsky et Rosen<sup>6</sup> déclencha les travaux théoriques de Bell dans les années 1960, amenant aux expériences d'Alain Aspect à Orsay au début des années 1980. En fin de compte, elle nous a permis d'apprécier davantage l'étrangeté du monde microcosmique (en mettant en évidence le phénomène d'intrication quantique).

Mais les désaccords en science ne se limitent pas aux seules considérations épistémologiques. En fait, le consensus est notoirement absent des domaines à la pointe de la recherche. Un bel exemple est fourni par la théorie des cordes : malgré les efforts déployés par des milliers de physiciens depuis une quarantaine d'années, les avis dans ce domaine de recherche sont (presque) aussi nombreux que les spécialistes y travaillant. On aurait tort de considérer que de tels désaccords soient un phénomène marginal. S'il se manifeste effectivement aux « marges » de la science, il s'agit justement du lieu d'activité le plus stratégique : des frontières que la conquête scientifique cherche à repousser toujours plus loin pour avancer dans la compréhension de la réalité. Le progrès scientifique s'obtient donc au prix de tels débats plus ou moins prolongés. Et ils ne sont pas tranchés par les seules données scientifiques, par des expériences plus sophistiquées ou des calculs théoriques plus ingénieux, aussi importants soient-ils. On l'oublie souvent : les convictions théoriques président nécessairement à la

---

<sup>5</sup> Pour un traitement général du rôle des convictions métaphysiques en mathématiques, cf. Roy A. CLOUSER, *The Myth of Religious Neutrality : An Essay on the Hidden Role of Religious Belief in Theories*, Notre Dame (IN), Univ. of Notre Dame, 2005<sup>rév</sup>, chap. 7 ; Vern S. POYTHRESS, « A Biblical View of Mathematics », dans *Foundations of Christian Scholarship : essays in the Van Til perspective*, sous dir. Gary NORTH, Vallecito (CA), Ross House, 1976, p.161-188.

<sup>6</sup> Albert EINSTEIN, Boris PODOLSKY, Nathan ROSEN, « Peut-on considérer que la mécanique quantique donne de la réalité physique une description complète ? », dans ALBERT EINSTEIN, *Œuvres choisies*, vol. I, 1993, p.224-230, publié à l'origine dans le journal *Physical Review* XLVII, 1935, p.777-780.

collecte des observations (car comment savoir autrement ce qui mérite d'être examiné ?) ; les théories scientifiques sont toujours sous-déterminées par les observations (car elles extrapolent au-delà des observations pour faire des prédictions sur ce qui n'a pas été observé), et aucune expérience ne peut jamais réfuter définitivement une théorie (car on peut toujours espérer que l'on pourra expliquer un jour ce résultat « bizarre » sans changer de théorie cadre).

L'historien des sciences Thomas Kuhn a montré dans son livre *La structure des révolutions scientifiques* qu'il faut abandonner l'image d'une science qui progresse de façon linéaire, par la collecte cumulative de données, et la remplacer par celle d'un progrès par sauts, ou plus précisément par révolutions. En période de science « normale », la recherche s'effectue à l'intérieur d'un paradigme reconnu par tous. Toutes les questions qui se posent sont traitées à l'intérieur de ce cadre. Mais en temps de crise, les problèmes qui surgissent deviennent trop nombreux, et la confiance dans la théorie cadre s'effrite. C'est alors qu'un scientifique (ou un groupe) particulièrement ingénieux réussit à envisager un nouveau paradigme. Comme exemples de telles révolutions scientifiques, on peut penser à la révolution copernicienne, à la théorie de l'évolution darwinienne ou encore à la mécanique quantique. Adhérer à un nouveau paradigme revient à

une expérience de conversion qui ne peut être imposée de force. Une résistance acharnée [...] n'est pas une violation des principes scientifiques [...]. Car la source de cette résistance, c'est la certitude que l'ancien paradigme parviendra finalement à résoudre tous les problèmes [...] cette même certitude étant nécessaire à la science normale et à la résolution des énigmes<sup>7</sup>.

Certes, une révolution scientifique ne s'opère pas sans que des arguments soient échangés. Mais la transformation de l'imagination scientifique y est si radicale « qu'il nous faudra finalement [la] décrire comme une transformation du monde dans lequel s'effectue [...] le travail scientifique<sup>8</sup>. » C'est ainsi que des considérations qui ne sont pas prouvées scientifiquement revêtent une importance capitale au moment des révolutions scientifiques. Au meilleur d'elle-même, c'est-à-dire aux moments de la plus grande créativité, la science n'est pas neutre.

### ***L'objectivité de la science dans un monde créé***

Dans une perspective judéo-chrétienne, l'objectivité de la science se trouve éclairée par la doctrine de la création. Car la conception biblique de la création ne comporte pas seulement la conviction selon laquelle le monde a pris son origine en Dieu, mais implique aussi qu'il est doté d'un ordre : dès le premier récit de la création, la structure ordonnée de l'œuvre de création est mise en

---

<sup>7</sup> Thomas S. KUHN, *La structure des révolutions scientifiques*, trad. de l'américain par L. MEYER, Paris, Flammarion, 1983, p.209.

<sup>8</sup> *Ibid.* p.24.

avant<sup>9</sup>. La conviction de vivre dans un monde doté de structures objectives va de pair avec celle d'un homme créé en image de Dieu : l'être humain a le privilège de comprendre (au moins partiellement) l'ordre que Dieu a institué à la création<sup>10</sup>. Ce privilège n'est pas réservé à certains, il est l'apanage de tous dans la conception biblique : « Dieu créa les humains à son image : il les créa à l'image de Dieu ; homme et femme il les créa » (Genèse 1.27). Ce fait implique que tous les hommes partagent la même raison ; l'aventure scientifique (comme toute entreprise rationnelle) peut être commune à l'ensemble de l'humanité. L'universalité de la raison n'est même pas mise en cause par le péché : dans sa grâce, le Créateur permet au pécheur de continuer à jouir suffisamment de ses facultés intellectuelles (et autres) pour s'orienter dans le monde. Les théologiens qualifient cette grâce de « commune », car Dieu l'accorde à tous les hommes indépendamment de leur attitude envers lui. Si elle ne donne pas l'accès au salut (pour ce dernier, la foi est une condition indispensable), elle explique comment croyants et non-croyants peuvent collaborer à la construction du même édifice scientifique.

Une conséquence du fait que le monde est créé mérite une mention spéciale : la doctrine de la création implique la possibilité d'une science qui ne fait pas explicitement référence au divin. Car, contrairement à l'animisme ou au panthéisme, cette conception établit une distinction nette entre le Créateur et le monde et refuse ainsi toute divinisation de la réalité décrite par la science. Ainsi, il devient possible de décrire la nature « *en termes de référence propres à la créature*<sup>11</sup>. » Cette restriction de la science aux explications naturelles est analogue au « Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu » (Matthieu 22.21) en politique. Loin de favoriser la théocratie, la foi au Créateur transcendant fonde la reconnaissance d'une réalité « mondaine », non divine. On désigne souvent l'absence d'explications se référant à Dieu par la formule de « naturalisme méthodologique » des sciences. Alvin Plantinga préfère pourtant parler de « neutralisme méthodologique »<sup>12</sup>, car la restriction aux explications naturelles, si elle n'est que méthodologique, est neutre quant aux implications métaphysiques. En particulier, elle ne favorise pas ce qu'on appelle en philosophie le naturalisme – la conception selon laquelle la nature accessible aux sciences constitue *tout* ce qui existe. Comme nous venons de le voir, c'est même la foi au Créateur qui permet au chercheur chrétien d'accepter la restriction qui rejette hors du champ scientifique toute mention de Dieu.

---

<sup>9</sup> Pour une preuve plus complète du caractère objectif de l'ordre créé, cf. Lydia JAEGER, *Croire et connaître : Einstein, Polanyi et les lois de la nature*, Charols/Nogent-sur-Marne, Excelsis/ Éditions de l'Institut Biblique, 2005<sup>2</sup>, p.190-228, et *Vivre dans un monde créé*, coll. « Question suivante », Marne-la-Vallée/Nogent-sur-Marne, Farel/Éditions de l'Institut Biblique, 2007, chap. 3.

<sup>10</sup> Cf. Lydia JAEGER, *Pour une philosophie chrétienne des sciences*, Nogent-sur-Marne/Cléon d'Andran, Éditions de l'Institut Biblique/Excelsis, 2000, p.64-74.

<sup>11</sup> Walter R. THORSON, « Legitimacy and scope of “naturalism” in science (part I) : theological basis for a “naturalistic science” », *Perspectives on Science and Christian Faith* LIV, 2002, p.7-10.

<sup>12</sup> Alvin PLANTINGA, « Methodological Naturalism ? », dans *Facets of faith and science*, sous dir. Jitse M. VAN DER MEER, Lanham (MD), U.P. of America, 1996, vol. 1, p.210. Son article développe une perspective qui est sensiblement différente de celle présentée ici.

## *L'enracinement de la science dans la foi*

Objectivité de l'ordre créé, universalité des facultés rationnelles de l'homme, possibilité d'une science « laïque » : tous ces aspects contribuent à expliquer pourquoi la science est une aventure partagée par croyants et non-croyants. Néanmoins, ces éléments qui favorisent la neutralité de science ne peuvent pas être séparés de la conviction des sages bibliques : « La crainte du SEIGNEUR est le commencement de la connaissance » (Proverbes 1.7<sup>13</sup>). Les penseurs chrétiens divergent quant aux implications de cette maxime biblique pour la théorie de la connaissance. C'est la tradition augustinienne, prolongée par la théologie réformée et en particulier le néo-calvinisme<sup>14</sup> qui lui accorde le rôle le plus fondamental. Elle considère que toute connaissance, y inclus le savoir des sciences dites dures, s'enracine dans un engagement de foi. L'importance fondatrice de la foi provient du statut dérivé de la connaissance humaine : comme l'homme est une créature, il ne peut pas prétendre accéder à la réalité de façon autonome. L'attitude qu'il adopte envers le Créateur a des répercussions sur tout ce qu'il fait et pense.

Sans développer une preuve complète de cette affirmation ici<sup>15</sup>, apportons trois précisions sur la forme sous laquelle l'engagement fiduciaire influence l'activité scientifique. Premièrement – et c'est presque une vérité de La Palisse –, la foi en Dieu décide de la reconnaissance du caractère créé du monde. Celui qui ne croit pas en Dieu ne peut pas voir dans le monde une création. Mais – et c'est cette implication qu'on perçoit souvent moins clairement –, celui qui ne voit pas le caractère créé du monde ne comprend pas ce qu'est le monde en vérité. Car confesser le monde créé, ce n'est pas simplement exprimer une conviction intime, mais c'est dire ce qu'*est* le monde. Du coup, le refus de la création implique l'incapacité de saisir le contexte dans lequel toute réalité se comprend. Comme l'écrit Abraham Kuyper, nous avons

perdu la capacité à saisir le contexte véritable, la cohérence propre, l'unité systématique des choses. Nous ne les observons que de l'extérieur, sans voir ce qui en constitue le cœur et l'essence ; nous les considérons ainsi isolément, sans les relier entre elles ni à leur origine en Dieu<sup>16</sup>.

Ou pour le dire avec une image : « Des non-croyants peuvent entendre toutes les notes de la science, mais, sans le contexte et la perspective théistes, ils n'entendront pas le chant<sup>17</sup>. »

---

<sup>13</sup> L'aphorisme, avec des variantes, est fréquent : Job 28.28 ; Psaume 111.10 ; Proverbes 9.10 ; 15.33.

<sup>14</sup> Le néo-calvinisme, né aux Pays-Bas à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, part de la théologie calviniste pour élaborer une vision chrétienne qui englobe l'ensemble de l'expérience humaine. Ne nommons que trois penseurs phares : le théologien et homme d'État Abraham Kuyper (1837-1920), le juriste et philosophe Herman Dooyeweerd (1894-1977) et l'apologète Cornelius Van Til (1895-1987).

<sup>15</sup> Cf. plutôt Lydia JAEGER, *Croire et connaître*, p.26-49, et « Dieu comme seule source de la connaissance – l'apologétique de Cornelius Van Til », *Théologie Évangélique* I, 3, 2002, p.27-46.

<sup>16</sup> « Common grace in science », 1901, dans James BRATT, *Abraham Kuyper : a centennial reader*, Grand Rapids (MI), Eerdmans, 1998, p.449.

<sup>17</sup> Del RATZSCH, *Science and its limits : the natural sciences in Christian perspective*, Downers Grove (IL), IVP, 2000<sup>2</sup>, p.159, en paraphrasant George Marsden.

Deuxièmement, l'analyse des parties n'est jamais complètement indépendante de la compréhension de l'ensemble. Ne pas reconnaître l'origine du monde en Dieu a donc très certainement des implications concrètes sur la façon dont on reconstruit scientifiquement la réalité. Toutefois les distorsions liées au refus de la création ne se feront pas sentir avec la même intensité dans les divers domaines. Plus on s'approche de l'être humain, créé en image de Dieu, plus on doit s'attendre à ce que des présupposés religieux et métaphysiques jouent un rôle : ceux-ci se manifestent plus fortement en psychologie qu'en biologie, et plus fortement en biologie qu'en physique. Néanmoins, ils interviennent même dans cette dernière discipline. Pour preuve, il suffit de se rappeler la résistance (mentionnée plus haut) d'Einstein envers la mécanique quantique standard, motivée par son spinozisme.

Troisièmement, l'homme pécheur a tendance à idolâtrer la réalité créée, ou plus précisément un aspect de celle-ci. Ne reconnaissant pas en Dieu l'origine ultime, il cherche à l'intérieur du monde le principe fondant le réel. Il revient alors à un aspect ou à un domaine de la création de fournir la base à partir de laquelle tout le reste est dérivé. Par là même, cet aspect se trouve divinisé ; les autres sont relégués au rang d'éléments seconds, voire secondaires. De cette façon, on réalise effectivement l'unification de la réalité, but que vise la science. Mais cette unification se distingue radicalement de celle qu'offre la perspective biblique. Le théisme unit les différentes facettes du réel par une origine transcendante commune, et est ainsi capable d'accorder à tout domaine son autonomie propre. Une science sortie de ce contexte de foi ne peut espérer réaliser l'unité que par la réduction des différents aspects du réel à un seul. Elle prendra donc nécessairement des allures réductionnistes<sup>18</sup>. Les exemples sont nombreux en science moderne. Ainsi le positivisme strict, à la suite du physicien Ernst Mach (1838-1916), cherche à réduire toute la science aux données sensorielles. Les théories sont alors de simples résumés commodes d'observations ; tout ce qui ne se laisse pas observer directement (comme les atomes par exemple) n'existe pas. Dans la même veine, les neurosciences sont souvent assorties d'une prétention réductionniste : du fait qu'un certain phénomène mental est accompagné de modifications dans le cerveau, on conclut qu'il n'est rien d'autre qu'un phénomène cérébral, voire physique. Il est indéniable que ma pensée s'exprime dans mon cerveau. Mais pourquoi y voir la preuve que c'est mon cerveau qui pense, plutôt que moi, individu doté d'une rationalité et d'une liberté irréductibles aux phénomènes neurologiques ? La théorie biologique de l'évolution se transforme également, sous la main de nombre de vulgarisateurs, en « théorie du tout », nous livrant les mystères de l'existence, le sens de la vie et de l'homme, une morale sur laquelle régler notre comportement. Même dans le strict domaine de la biologie, il faut se garder de faire de l'évolution une vérité *a priori* dont la preuve se satisferait du simple fait que l'on ne connaît pas d'autres explications naturalistes pour la diversité du vivant.

---

<sup>18</sup> La tendance réductionniste d'une science anti-théiste est un thème phare de l'épistémologie dooyewerdienne développée par Roy Clouser (cf. son *The Myth of Religious Neutrality*, chap. 10-13).



## ***Une « vertu chrétienne devenue folle » : la science sans Dieu***

L'enracinement de toute connaissance dans un engagement de foi annule-t-il les éléments de la vision chrétienne qui soutiennent l'objectivité de la science ? L'objectivité de l'ordre naturel, l'universalité de la raison humaine, la limitation de la science aux « termes de référence propres à la créature » seraient-ils impuissants à fonder une science commune aux croyants et athées tant la crainte du Seigneur est « l'a b c de la sagesse » (Proverbes 1.7, dans la traduction en français courant<sup>19</sup>) ? L'épistémologie récente a certes mis en lumière l'importance des présupposés extra-scientifiques, mais il serait insatisfaisant d'aboutir à une conception de la science qui ne rendrait plus compte de la collaboration assez largement réussie entre chercheurs de convictions diverses.

Il est effectivement possible de reconnaître la primauté de la foi sans abandonner l'objectivité de l'entreprise scientifique. Pour le démontrer, je m'inspire d'une idée proposée par l'écrivain anglais G.K. Chesterton, connu pour avoir créé le Père Brown, prêtre détective plein de bon sens, d'humour et de réalisme nourri par sa foi catholique. Chesterton considère que la modernité se fonde sur des idées chrétiennes. Retirées du contexte de foi, elles ont alors été absolutisées, de sorte qu'elles se sont perverties :

Le monde moderne est plein d'anciennes vertus chrétiennes devenues folles. Les vertus sont devenues folles parce que, isolées les unes des autres, elles errent désormais solitaires<sup>20</sup>.

Appliquée à la science, cette analyse nous rappelle que la science moderne incorpore des convictions qui conviennent à un monde créé : l'acte créateur a instauré un monde doté de structures objectives ; l'homme est capable de saisir au moins partiellement cet ordre parce qu'il est créé en image de Dieu ; la liberté du Créateur, qui aurait pu créer un autre monde, demande à ce que les expériences complètent et guident la spéculation théorique ; le monde matériel est bon car créé, et donc digne d'être exploré. Certes, il existe des approches de la science qui essaient de se passer de l'origine du monde en Dieu, mais, à mon sens, aucune n'y parvient véritablement<sup>21</sup>. Les critiques « post »-modernes de la science qui visent à la déconstruire sont un indice éloquent du statut précaire de la science isolée du contexte de foi dans lequel elle est historiquement née<sup>22</sup>.

Force est de constater que la plupart des scientifiques ne s'interrogent pas sur la justification des présupposés qui se trouvent à la base de leur activité. Car une fois la pratique établie, on n'a plus besoin de se poser des questions quant à son fondement. Comme les fondations d'une maison sont invisibles, les convictions qui permettent une certaine forme de vie restent la plupart du temps

<sup>19</sup> ALLIANCE BIBLIQUE UNIVERSELLE, *La Bible en français courant*, 1997<sup>év</sup>, p.995.

<sup>20</sup> G.K. CHESTERTON, *Orthodoxy*, New York, Doubleday, 1990, p.30 (éd. originale 1908).

<sup>21</sup> Je l'ai montré pour deux approches phares : le panthéisme (comme adopté par Einstein) dans *Croire et connaître*, p.164-170, et le kantisme dans *Ce que les ciels racontent : la science à la lumière de la création*, Nogent-sur-Marne/Cléon d'Andran, Éditions de l'Institut Biblique/Excelsis, 2008, p.201-210.

<sup>22</sup> Évidemment, il n'est pas question de réduire l'avènement de la science moderne à l'influence chrétienne. Ce qui est pourtant revendiqué, c'est qu'en toute rigueur conceptuelle, l'idée de création est nécessaire à cette science.

inconscientes. Pour reprendre un exemple de Michael Polanyi : l'aveugle ne sent pas la canne qu'il tient à la main, mais les objets qu'il explore avec son aide<sup>23</sup>. De même, le chercheur ne problématise pas la vision du monde à l'origine de la science ; il la met en pratique. C'est ainsi qu'il devient possible pour croyants et non-croyants de construire ensemble l'édifice scientifique. *Stricto sensu*, la science présuppose l'idée de création, de sorte que la méthode scientifique incorpore certaines convictions bibliques. On peut pourtant la pratiquer sans croire au Dieu Créateur. Car depuis la révolution scientifique au début des temps modernes, sa méthodologie est solidement ancrée, de sorte que l'on n'a plus besoin de s'interroger sur le bien-fondé de celle-ci. La collaboration entre scientifiques de convictions religieuses divergentes s'explique par l'incohérence (heureuse !) de celui qui ne croit pas en Dieu. Les pères de la science moderne – Galilée, Kepler, Boyle, Newton, Descartes... – se sont laissés inspirer par leur foi ; ceux qui ont construit sur leur fondement n'avaient plus besoin de cette référence<sup>24</sup>.

Retirer la science du terreau dans lequel elle a pris naissance est indispensable à son universalité ; elle ne devient qu'ainsi aventure véritablement commune et internationale. Mais n'oublions pas que cet élargissement a un prix : les vertus, coupées du contexte chrétien, deviennent « folles », pour conserver l'image proposée par Chesterton. Il n'est pas difficile de voir comment l'absolutisation de la science l'a pervertie. Il suffit de penser aux attentes souvent exagérées investies dans la science. Beaucoup attendent de celle-ci qu'elle nous révèle tout. Elle seule serait le guide infaillible vers la vérité ; ce qu'elle ne capte pas n'existerait pas. L'illusion de la toute-puissance technique se montre également tenace, tout spécialement en médecine. Trop souvent, le malade est livré à une médecine dominée par la technique, et déshumanisé. La mort d'un patient est fréquemment vécue comme un échec : peut-être liée à la faute des médecins, mais en tout cas à dépasser dans l'avenir par le progrès continu de nos pouvoirs de guérison. De même, le « progrès » est souvent réduit au progrès scientifique et technique, plus facilement mesurable que le progrès moral ou relationnel. Ainsi, l'expression les pays « en voie de développement » désigne les pays « moins développés en termes d'industrie et de pouvoir économique » ; les critères de bien-être intérieur et d'harmonie relationnelle n'y interviennent pas<sup>25</sup>. Les menaces écologiques qui pèsent sur notre planète sont un puissant rappel – dont on espère qu'il n'est pas entendu trop tard – de ce qu'on aurait tort de pousser toujours plus loin les exploits techniques sans réfléchir aux conséquences sur l'environnement et, par ricochet, sur ceux de nos compagnons humains qui sont les plus exposés aux forces de la nature.

Pour que la science soit une bénédiction, elle doit s'accompagner de beaucoup d'humilité : reconnaître qu'elle n'est pas la seule approche légitime de la réalité, laisser s'épanouir d'autres

<sup>23</sup> M. POLANYI, Harry PROSCH, *Meaning*, Chicago (IL), Univ. of Chicago Press, 1975, p 35s.

<sup>24</sup> L'approche de la science qui est esquissée ici est assez parallèle à l'approche de société que Jacques Buchhold nomme la « laïcité d'inspiration chrétienne » et qu'il distingue du « laïcisme », d'une « laïcité d'inspiration athée » (Jacques. BUCHHOLD, « Église, islam et société : une lecture théologico-politique de l'épître aux Galates », *Théologie Évangélique* 5, 2006, p.27, 30).

<sup>25</sup> Cf. Vern S. POYTHRESS, *Redeeming science : a God-centered approach*, Wheaton (IL), Crossway Books, 2006, p.54.

pratiques humaines (comme les arts et la religion) et en recueillir les lumières, valoriser les compétences relationnelles, user avec modération et discernement des connaissances et pouvoirs auxquels la science nous donne accès, ne pas penser que tout ce qu'il est possible de faire est bon à faire... Certes, on considère avec raison que les exagérations pointées du doigt ici ne font pas partie de la science, mais relèvent du scientisme. Celui-ci est d'ailleurs sans doute plus répandu parmi les vulgarisateurs de la science que parmi les chercheurs eux-mêmes, et on ne peut qu'être reconnaissant pour la modestie avec laquelle beaucoup la pratiquent. Néanmoins, les excès font indéniablement partie des fruits que la science a produits dans la civilisation moderne. Ils sont des indices de cette « folie » qui menace toute vertu quand elle s'émancipe de la foi. Car quel rappel plus puissant à l'humilité que de savoir que la pratique scientifique est un *mandat* reçu du Créateur et qui s'exerce sous l'autorité de celui-ci ?